

J'ai du bon tabac Quand les enfants fumaient la pipe

Marc Lebel

Numéro 32, hiver 1993

Regards sur l'enfance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8325ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lebel, M. (1993). J'ai du bon tabac : quand les enfants fumaient la pipe. *Cap-aux-Diamants*, (32), 40–43.



J'ai du bon tabac

Quand les enfants fumaient la pipe

Jadis, les campagnes antitabac n'étaient pas monnaie courante. Les adultes — des hommes principalement — s'adonnaient sans remords à ce plaisir bien malsain. Pendant ce temps, les enfants imitaient leurs aînés...

par Marc Lebel

LES LECTEURS DE PEHR KALM SAVENT AVEC QUELLE intelligence et minutie le voyageur suédois observe la Nouvelle-France pendant le séjour de plus de quatre mois qu'il y effectue à l'été et à l'automne de 1749. Son journal-fleuve, à lire et à relire dans l'édition du regretté Jacques Rousseau, témoigne d'une curiosité encyclopédique sans égale dans l'ensemble de la littérature de voyage des XVIII^e et XIX^e siècles relative à la vallée du Saint-Laurent.

Parmi les sujets qui intéressent vivement Kalm figure le tabac. En près d'une vingtaine d'occasions, il s'y arrête, abordant tour à tour la culture,

le goût, les modes de consommation (selon qu'il s'agit de fumer, priser ou chiquer), et enfin la confection des pipes et des blagues. Il en résulte une petite somme sur l'art du tabac, tel que le pratiquent alors Amérindiens et Canadiens.

Au moment de sa visite, les colons français cultivent le tabac depuis moins d'une génération. Kalm souligne avec quel succès cette culture s'est répandue: «Chaque paysan cultivait du tabac... On plante [du tabac] ici dans presque tous les jardins... Chaque paysan plante [du tabac] dans son jardin... On plante [du tabac] près de chaque ferme». Écartant la chique dont il dit n'avoir pas été témoin, Kalm examine les deux autres formes de consommation. Le tabac à fumer, ou du moins son usage constant et massif, est selon lui, le fait d'une classe sociale: «les hommes du commun». En revanche, écrit-il, «les gens de qualité ne fument pas beaucoup». Quant à la prise, à laquelle s'adonnent hommes et femmes, Kalm constate chez ces dernières une attirance qu'il ne rapporte pas à un groupe social précis. «Les dames prisent assez fréquemment», se contente-t-il d'observer. Remarquons ici que Kalm est muet sur l'usage par les femmes du

Pipes à fourneaux unis du XIX^e siècle provenant du site de la maison Imbert à Québec sur l'emplacement du Musée de la civilisation. (Photographie: Brigitte Ostiguy pour le ministère des Affaires culturelles du Québec).

tabac à fumer: usage dont la plus ancienne mention connue remonte à 1755, et qui sera fréquemment attesté par la suite, tout en demeurant auprès d'elles moins populaire, semble-t-il, que la prise.

Poursuivant ses analyses différenciées, Kalm laisse tomber: «Des petits garçons de dix à douze ans se promènent la pipe à la bouche au même titre que leurs aînés». Ce propos s'inscrit dans les quelques remarques, toutes fort brèves, que le voyageur suédois consacre à l'enfance. Outre le grand nombre des enfants, il note l'utilisation du cotonnier dans la literie des tout-petits; une occupation à laquelle se livrent les garçons, la conduite de charettes tirées par des chiens, l'étonne fort; enfin, dans les environs de Québec, il croise au sortir de la forêt des garçons chargés de sacs de noisettes.

S'il est vrai que Kalm s'intéresse, somme toute, bien peu à l'enfance, sa remarque sur le tabagisme des enfants n'a rien de fantaisiste. Pour l'apprécier correctement, le mieux est de l'insérer dans une succession de témoignages du même ordre. Premier à noter la présence très répandue de plants de tabac dans le jardin des «habitants», Kalm est aussi le premier d'une kyrielle d'observateurs, la plupart étrangers, à remarquer l'usage du tabac chez les enfants.

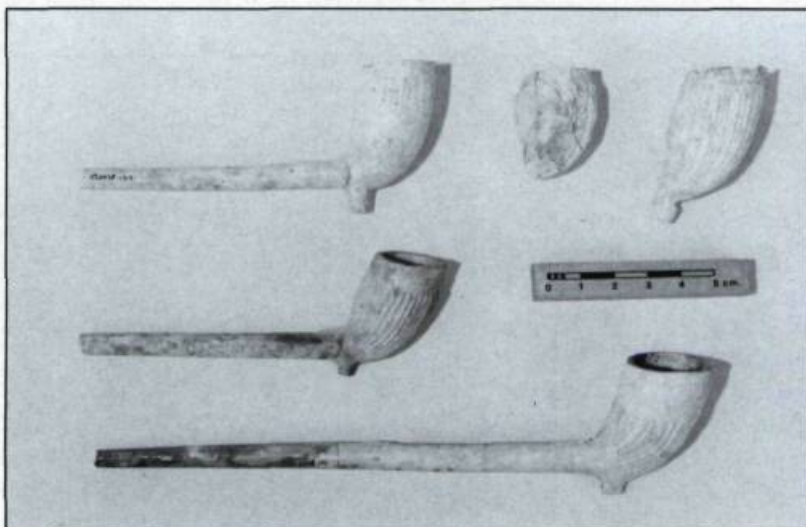
Tout lecteur de *Maria Chapdelaine* (1914) a en mémoire le personnage de Tit-Bé, le jeune frère de Maria, «fumant pipe sur pipe». Vingt-cinq ans plus tard, l'ethnologue américain Horace Miner, dans sa belle étude sur la paroisse de Saint-Denis de Kamouraska (1939), écrit que les garçons se mettent à fumer vers l'âge de 14 ans, ce qui lui paraît tardif en comparaison de la pratique qu'il a observée ailleurs au Québec. Textes bien connus qui montrent la longue durée du phénomène.

La courte esquisse qui suit s'attache au siècle consécutif à la venue de Kalm. Les Canadiens eux-mêmes étant fort discrets sur le sujet, nous avons principalement interrogé la littérature de voyage. Ce matériau bavard et abondant (au cours de la période, le nombre de relations de voyage laissées par des voyageurs étrangers s'élève à plus de 200) est seul à toucher une foule de questions que les Canadiens n'ont point consignées par écrit, les jugeant peut-être trop familières.

Adultes et enfants

Gardons-nous d'isoler l'usage du tabac chez les enfants de son usage chez les adultes. À compter de Kalm et jusque vers 1815, les témoignages sur le tabagisme des uns et des autres dessinent dans la littérature de voyage deux courbes paral-

lèles. Après quoi, dans le cas des enfants, ils s'espacent, puis déclinent, sans jamais disparaître tout à fait. On observe après 1840 le même tassement des témoignages à propos des adultes.



Pipes à fourneaux cannelés du XIX^e siècle provenant du site de la maison Imbert à Québec.

(Photographie: Brigitte Ostiguy pour le ministère des Affaires culturelles du Québec).



Pipe à effigie princière probablement anglaise, de la fin du XVIII^e siècle ou du début du XIX^e siècle, provenant du poste de traite de Chicoutimi.

(Photographie: Marc Laberge pour le ministère des Affaires culturelles du Québec).

Sans doute faut-il associer cette tendance à l'évolution de la culture du tabac. Depuis Kalm, et pendant trois quarts de siècle, la littérature de voyage répète avec une belle unanimité que les «habitants» font pousser dans leurs jardins des plants de tabac dont la responsabilité incombe, précision intéressante, aux femmes et aux enfants. Or, ces remarques deviennent rarissimes après 1830.

De la discrétion ou des silences de la littérature de voyage, on doit éviter de conclure trop rapi-

dement au déclin de la culture du tabac ou même de sa consommation. Il faut plutôt mettre en cause la littérature de voyage elle-même qui, vers cette époque, délaisse l'observation de la culture matérielle et des mille et un petits faits qui la composent.



La cigarette ne commence à concurrencer sérieusement la pipe qu'à la fin du XIX^e siècle. («Lucien Gibault — esquisse le 14 août 1898», par J.-Edmond Massicotte, mine de plomb sur papier. Musée du Québec. Photographie: Jean-Guy Kéroüac).

Une lutte séculaire

La vérité est qu'une lutte séculaire oppose, dans la faveur des Canadiens, le tabac domestique et le tabac importé. Le tabagisme des enfants est inséparable de cet affrontement. À défaut d'une chronologie serrée du phénomène, avec ses avancées et ses reculs, nous disposons de deux repères utiles. Si Léon Gérin note encore à la fin du siècle dernier, dans son admirable description de Saint-Justin, la présence «tout à côté du jardin potager [d'] une petite plantation de tabac», Horace Miner, 50 ans plus tard, range le tabac domestique parmi les cultures en voie de disparition à Saint-Denis de Kamouraska. Examinons nos textes de plus près.

Quels enfants?

Un seul voyageur, un Américain venu en 1837, évoque l'usage du tabac chez les filles. À cette exception près, la littérature de voyage s'en tient au tabagisme des garçons. Par le contexte, il est clair que nos témoins ont le plus souvent à l'esprit des fils d'«habitants».

Nous ne relevons pas de témoignages sur les milieux populaires de Montréal et de Québec, sans doute touchés eux aussi, mais à un moindre degré, puisque les enfants doivent se procurer le tabac. Même silence au sujet des fils de bonne famille. Un interdit diversement respecté frappe, jusque vers le milieu du XIX^e siècle, l'usage du tabac à fumer dans la bourgeoisie: y échappe dans une certaine mesure le cigare, mais non la pipe dont la réhabilitation, après une assez longue éclipse, surviendra au moment de la guerre de Crimée.

Autre lieu de résistance au tabagisme: l'école. Dans les collèges classiques d'autrefois, c'est le sujet de disputes toujours recommencées et fort acrimonieuses. Les règlements défendent l'usage du tabac à fumer avec un succès qui semble avoir été tout relatif. Celui que le Séminaire de Québec adopte à la fin du XVIII^e siècle interdit très explicitement les «pipes ou calumets». Alors jeune élève dans cette institution, Philippe Aubert de Gaspé raconte dans ses *Mémoires* comment il déjoue l'interdiction et parvient à constituer un «comité de la pipe». Un voyageur français de passage à Québec en 1829, Théodore Pavie, aperçoit sur l'esplanade quelques élèves du Séminaire qui, loin du regard de leurs maîtres, se livrent à leur passion favorite. Notons que le règlement de 1857 maintient l'interdiction du tabac à fumer.

Il n'y a pas d'âge pour fumer!

Nos témoins indiquent avec une précision variable l'âge des enfants qu'ils observent en train de fumer. Kalm, on l'a vu, parle de «petits garçons de dix à douze ans». À la même époque, Aleyrac écrit que «les enfants de sept à huit ans [...] fument». Frances Brooke (1763-1767) affirme qu'il est habituel de voir fumer «boys of three years old». Aux dires de Francis Grant (1767), les Canadiens commencent à fumer «as early as six years of age». John Lambert (1806-1808), le seul voyageur qui souffre la comparaison avec Pehr Kalm, soutient que les garçons se mettent à fumer «as soon as they have strength to hold a pipe in their mouth». James Dunlap (1811) note de son côté: «very frequently the pipe is seen in the mouths of children before they attain the age of 10». George Head (1815) s'amuse fort des mimiques d'un fumeur de moins de 12 ans. Un voyageur américain (1837) dit avoir vu «des marmots âgés tout au plus de quatre ans [fumant] avec toute la gravité de leurs grands-pères». Très fréquentes sont les allusions générales du type: «petits garçons», «boys», «mere boys». Ainsi le père Champagneur, clerc de Saint-Viateur et Français d'origine, observe en 1857: «Les petits enfants s'arment d'une pipe».

Assez rarement nos textes mettent-ils en situation de jeunes fumeurs. Frances Brooke parle d'enfants fumant sur le seuil de la porte. Le jeune postillon de George Head arbore une pipe dont il ne se départit jamais. Un Américain, en 1837, aperçoit dans un champ des adolescentes, «une pipe à la bouche et une faucille à la main».

Les enfants reprennent-ils les habitudes de consommation de leurs aînés? Impossible de répondre à cette question. Les hommes, rappelons-le, fument au travail et, pour ainsi dire, continuellement: du matin au soir, et même la nuit, selon John Lambert et Jeremy Cockloft (1811) qui racontent que ceux-ci en profitent alors pour allumer leur pipe lorsqu'ils viennent nourrir le poêle.

Universalité de la pipe

Dans les campagnes, c'est invariablement la pipe que fument adultes (hommes et femmes) et enfants. Le jeune Tit-Bé de Louis Hémon ne connaît toujours que la pipe. Chacun possède la sienne. Mais on ne peut exclure tout à fait un usage partagé ou pratiqué à la ronde: un médecin (le docteur Blake en 1786) s'élève contre cette habitude.

À l'époque où P.F. Droz parcourt la vallée du Saint-Laurent (1772-1775), les Canadiens utilisent «des pipes de pierre qu'ils font eux-mêmes, leur donnant le nom de calumet». Par la suite viendront les pipes de plâtre.

Règle générale, «les habitants se servent de brûlots bien courts: c'est plus commode pour travailler» (Philippe Aubert de Gaspé). L'Américain John Durang (1797-1798) assure que les pipes ne mesurent qu'environ deux pouces de long. La cigarette ne commence à concurrencer sérieusement la pipe qu'après notre période. L'usage de la pipe recule d'abord dans les villes. Le budget de la famille d'un compositeur typographe de Québec dressé par l'abbé Stanislas Lortie (1903) comporte un poste «tabac» où figurent cigares et cigarettes. Auprès des «habitants», la pipe résiste plus longtemps. Les enfants de Saint-Denis de Kamouraska qu'observe Horace Miner fument encore la pipe, mais la cigarette n'est pas absente pour autant: les jeunes adultes de la paroisse l'ont adoptée.

Une question de précocité

Si la plupart de nos témoins manifestent leur étonnement devant le tabagisme des enfants, un petit nombre d'entre eux seulement s'en indignent et le dénoncent. Quelques-uns attribuent à l'usage précoce du tabac le teint hâlé des Canadiens.

Aucun ne tente une comparaison avec des sociétés où cette pratique a cours à la même époque: par exemple, l'Angleterre du sud-ouest. Frances Brooke évoque plutôt la lointaine Chine...



Bien avant l'arrivée des Européens, les Amérindiens avaient l'habitude de fumer du tabac. Selon Louis Nicolas, ce geste faisait partie d'un culte rendu par certains autochtones au Soleil. (Louis Nicolas. Le Codex canadiensis, fin du XVII^e siècle).

Seul à explorer cette avenue, Pehr Kalm décèle dans «l'art de fumer au Canada» une forte influence amérindienne. Mais il s'arrête à une énumération d'emprunts matériels (blagues, pipes, préparation du tabac...), omettant tout rapprochement dans les habitudes de consommation des deux populations.

Au tabagisme des enfants sans doute faut-il chercher des éléments d'explication dans deux directions. En premier lieu, l'intégration particulièrement rapide des enfants à l'univers des adultes. Rappelons que la précocité est, quoi qu'on puisse en penser, une caractéristique constamment attribuée au Nouveau Monde et aux sociétés coloniales. Y concourent, dans la vallée du Saint-Laurent, deux traits maintes fois soulignés: la tutelle plutôt légère des parents qui n'osent contrarier leurs enfants; une école, peu et brièvement fréquentée, qui retarde à peine le passage à la vie adulte. Chose certaine, les manifestations de la précocité des enfants sont nombreuses: conduite de chevaux dès le plus jeune âge, travaux à la ferme, mise en apprentissage, service domestique, mariage hâtif...

En second lieu: dans les campagnes, la culture pour ainsi dire universelle du tabac pendant un bon siècle, peut-être davantage, met sa consommation à la portée du plus grand nombre. Il suffit de tendre la main. ♦

Marc Lebel est archiviste aux Archives nationales du Canada



Au moment de la visite de Kalm (1749), les colons français cultivent le tabac depuis moins d'une génération. Il souligne avec quel succès cette culture s'est répandue. (Nos Racines, p. 54).